

# *L'imaginaire du Royaume de Dieu dans la théologie contemporaine*

La réflexion théologique est généralement située du côté de la conceptualité, du raisonnement froid. Or la foi est avant tout une affaire de pratiques (la prière, la liturgie, l'aumône, le soin des plus petits...) qui en appellent à nos sens, à nos émotions, à notre sensibilité, à nos aspirations, à l'imagination aussi. Cette dernière est une ressource que redécouvre la théologie après s'en être longtemps privée<sup>1</sup>. Loin d'être une fuite du réel, l'appel à l'imagination est une manière de s'ouvrir à une dimension de la réalité à laquelle la rationalité instrumentale – celle d'un monde dominé par le paradigme technico-économique – ne sait pas accéder.

Cette imagination n'est toutefois pas laissée à elle-même. Elle ne part pas de rien. Elle est elle-même alimentée par des textes bibliques, une tradition d'interprétations, des thèmes et des images qu'ils contiennent, des œuvres qui les incarnent et les actualisent... Le motif eschatologique du Royaume de Dieu en fait partie. Il est même au cœur de la prédication de Jésus. C'est en paraboles qu'il en parle le plus souvent, et lui-même témoigne du travail d'imagination auquel il est en train de procéder : « À quoi ressemble le royaume de Dieu ? À quoi pourrais-je le comparer ? », fait-il mine de s'interroger (Lc 13,18).

L'intérêt du langage parabolique est de laisser ouverte l'imagination de l'auditeur de la parole, invité à travailler, sinon à l'avènement du Royaume, au moins à en préparer les conditions. Cet imaginaire nous est nécessaire pour pénétrer plus avant dans le paradoxe d'un Royaume déjà donné mais que nous continuons d'attendre ainsi que nous l'exprimons dans la prière du Notre Père : « Que ton règne vienne ! »

Dans cette contribution où il m'a été demandé de traiter du Royaume de Dieu dans la théologie contemporaine, je voudrais montrer que la référence au Royaume de Dieu sert à stimuler l'imagination de la communauté ecclésiale pour répondre aux défis de son temps. Pour cela, j'ai retenu quelques auteurs

<sup>1</sup> N. STEEVES,  
*Grâce à  
l'imagination.  
Intégrer  
l'imagination  
en théologie  
fondamentale,*  
coll. *Cogitatio  
fidei* 299, Paris,  
Cerf, 2016.

repérés au fil de mes lectures, venant d'horizons divers et s'exprimant dans des genres littéraires différents. Pour chacun d'eux, je dirai la place du Royaume dans leur pensée respective, tout en prenant soin de la situer dans leur contexte immédiat de production marqué par des questionnements spécifiques au sujet de l'avenir.

---

## 1 Pie XI et le règne du Christ

Pour commencer ce rapide tour d'horizon, je remonte 100 ans en arrière, à Pie XI, qui a succédé au pape Benoît XV le 6 février 1922. Tout au long de son pontificat, il s'est montré préoccupé par le souci d'« une paix juste et durable ». Le 23 décembre 1922, onze mois après son élection, il publie sa première encyclique, dont le titre résume son programme : « *Ubi Arcano Dei* : la paix du Christ par le règne du Christ ». Trois ans après, il institue la fête liturgique du Christ-Roi par l'encyclique *Quas Primas* sur la royauté sociale du Christ rendue publique le 11 décembre 1925.

Dans *Ubi Arcano Dei*, Pie XI pose un diagnostic sur les maux dont souffre la société au sortir de la Première Guerre mondiale. Il analyse leur cause profonde et présente le remède qu'il convient d'y apporter. Les conférences internationales et les traités qui en sortent peuvent mettre fin à la guerre, mais cela ne suffit pas pour garantir une paix authentique. La paix qui « a été consignée en des instruments diplomatiques (...) n'a pas été gravée dans les cœurs, et c'est dans les cœurs que couvent encore, à l'heure actuelle, des passions belliqueuses qui sont chaque jour plus néfastes pour la société », écrit-il (§ 17).

La paix ne peut venir que de la restauration du règne du Christ sur les individus, la famille, la société<sup>2</sup>. Cette royauté renvoie à la croix – elle ne peut donc être comprise en un sens politique. « Ce Christ en croix est à la fois le lieu de combat contre les forces de mort, la division, et le lieu d'émergence de la vie, de la réconciliation et de la paix. La croix est un “centre rayonnant”, celui de toute l'histoire », analyse Marie-Thérèse Desouche qui a consacré sa thèse à la pensée de Pie XI. « Le règne du Christ que Pie XI introduit dans sa devise est à interpréter par rapport à ce centre, présent dès l'encyclique inaugurale. Oublier la Croix, c'est trahir sa pensée. Si le Christ est “Roi”, c'est un “Roi pacifique” (§66), la paix est le don de la Croix, c'est le Christ lui-même », poursuit la théologienne<sup>3</sup>.

L'œuvre de salut opérée par le Christ est exprimée en termes de réconciliation, en référence à Paul dans sa lettre aux Ephésiens : « en lui-même, il a tué les inimitiés, réalisant la paix (cf. Ep 2,14) et en lui, il réconciliait

<sup>2</sup> On pourra m'objecter que le Règne du Christ n'est pas l'équivalent du Royaume de Dieu. C'est vrai, d'autant plus que Jésus n'a pas prêché son propre Règne mais bien le Royaume de Dieu. Mais si le Règne du Christ et le Royaume de Dieu ne peuvent être confondus, ces deux réalités ne sont pas sans liens.

<sup>3</sup> M.-Th. DESOUCHE, *Le Christ dans l'histoire selon le pape Pie XI. Un prélude à Vatican II*, Coll. *Cogitatio Fidei* 265, Paris, Cerf, 2008, p. 153-154.

les hommes et le monde avec Dieu » (§ 28). Le motif du Règne du Christ joue ainsi un rôle d'instance critique face à la prétention humaine de se passer de Dieu dans la construction de la paix :

« Il y a bien peu à attendre d'une paix artificielle et extérieure qui règle et commande des rapports réciproques des hommes comme le ferait un code de politesse ; ce qu'il faut, c'est une paix qui pénètre les coeurs, les apaise et les ouvre peu à peu à des sentiments réciproques de charité fraternelle. Une telle paix ne saurait être que la paix du Christ. » (§ 23)

Mais le pape ne fait pas que dénoncer un imaginaire trompeur ou illusoire au sujet de la paix. Il met en avant le motif du Règne du Christ qui place la paix sous l'horizon d'une promesse qui vient nourrir l'imaginaire des fidèles du Christ. Comme le dit Marie-Thérèse Desouche, ces derniers sont dès lors « appelés à tenir en cet univers le flambeau de l'espérance, car le combat entre la guerre et la paix a une issue, déjà en marche : le triomphe du Christ » (p. 158). Le Règne du Christ n'est donc pas une réalité purement intérieure. C'est un symbole qui motive et justifie l'intervention de l'Église, elle seule étant « en mesure non seulement de rétablir aujourd'hui la véritable paix du Christ, mais encore de la consolider pour l'avenir en conjurant les menaces imminentées de nouvelles guerres » (§ 35). « La réconciliation accomplie par le Christ sur la croix continue d'être en travail dans l'histoire, et l'Église est rendue «participante» de cette œuvre de pacification universelle », analyse Marie-Thérèse Desouche (p. 155). L'Église est ainsi appelée à travailler « à faire advenir dans l'histoire humaine plus de fraternité entre les hommes, dans les familles, dans les sociétés, entre les peuples » (p. 156).

---

## 2 Romano Guardini et la Seigneurie nouvelle du Christ

En 1960, est publié en français un ouvrage de Romano Guardini sous le titre *Royaume de Dieu et liberté de l'homme*. Il s'agit d'un recueil de conférences faites à Berlin durant la Seconde Guerre mondiale pour un public large et divers<sup>4</sup>.

Dans une lettre adressée au R.P. Duployé, qui lui a demandé l'autorisation d'une publication en français, le théologien allemand – qui a marqué de son empreinte la théologie du XX<sup>e</sup> siècle – donne une indication précieuse sur le contexte de l'époque. Guardini était sous surveillance : « bien souvent avant de monter en chaire, on venait me dire : "Faites attention, les gens de la Gestapo sont là !" Et cela nous forçait à nous souvenir de

<sup>4</sup> R. GUARDINI,  
*Royaume de  
Dieu et liberté  
de l'homme*,  
Paris, Desclée  
de Brouwer,  
1960.

l'avertissement que l'Écriture nous donne : quand nous annonçons la vérité, de rester prudents et de ne pas la compromettre d'une manière inutile » (p. 8). On comprend aisément que l'évocation du Règne de Dieu et de la Seigneurie du Christ par un théologien en vue pouvait indisposer un pouvoir nazi aux prétentions millénaristes clairement affichées.

Dans ses conférences, Guardini offre une belle méditation sur la Seigneurie du Christ qu'il appréhende à la lumière de la Croix. Cette manière d'appréhender le règne, qui souligne l'humilité et l'abaissement du Christ, renouvelle nos manières de concevoir la Seigneurie du Christ... mais celle de tout prétendant au pouvoir. Cette seigneurie du Christ contredit l'image que nous pouvons en avoir, jusque dans sa manière de mourir :

« Pour nous, "être Seigneur" veut dire régner, dominer les autres et être entouré de l'éclat de la gloire. Mais lorsqu'un seigneur périt, il meurt avec grandeur, à la manière d'un roi et d'un héros. En revanche, dans la vie de Jésus, nous rencontrons la faiblesse, la pauvreté, voire l'ignominie – tout ce qui trouve son expression suprême dans la croix. (...) Dans le Christ est manifestée une seigneurie nouvelle qui se concilie avec l'humilité, non, plutôt, avec une humilité nouvelle. » (p. 75)

Si Dieu exerce une seigneurie sur toutes choses – sur le monde, sur l'homme et sa conscience, sur l'histoire, sur les cœurs –, c'est parce qu'il est seigneur. « La seigneurie de Dieu ne dépend pas du fait qu'il existe quelque chose sur quoi il pourrait régner, mais du fait qu'il est seigneur en soi » (p. 83). Dieu n'a donc pas besoin de dominer, de commander pour régner. Il exerce une souveraineté humble. Il l'exerce toujours lorsqu'il s'abaisse, quand il se soumet à sa créature : « Cette soumission ne détruit pas sa seigneurie, mais elle la présuppose et l'achève. L'humilité du Christ réside dans le fait qu'il aide à accomplir cela » (p. 86).

Le thème du Règne de Dieu a à l'évidence une portée critique à l'égard des manières humaines d'exercer le pouvoir :

« Il est des hommes dont la souveraineté n'est qu'extérieure. Elle est due à ce qu'il existe, d'un côté, des choses qu'ils possèdent et d'un autre côté, des hommes à qui ils peuvent commander. Mais il en est d'autres – qu'on ne rencontre, évidemment, que rarement – qui sont seigneurs jusque dans la faiblesse et la pauvreté parce que leur souveraineté fait partie d'eux-mêmes. Ceci nous explique que la souveraineté de Dieu sur le monde ne soit pas la conséquence et le reflet d'une souveraineté qu'il ne détient pas, mais qu'il est. » (p. 83)

Est véritablement seigneur le souverain qui exerce sa charge « dans la faiblesse et la pauvreté », ne laissant aucune seigneurie, autre que celle

de Dieu, régner sur lui. Le péché n'est d'ailleurs rien d'autre que le refus de la Seigneurie du Christ sur une partie de notre vie, le refus de « s'en remettre au mystère de la direction de Dieu » (p. 103). Dans l'histoire du salut, cela se traduit par l'opposition de l'homme au projet de Dieu qui veut instaurer son Royaume : « Dieu est venu parmi les hommes pour édifier avec eux la nouvelle création » (p. 114). Pour cela, il s'est choisi un peuple par lequel « le royaume de Dieu doit se réaliser. Mais pour ce faire, il lui faut renoncer à diriger son histoire » (p. 116). Ce qu'il ne fait pas, comme le montrent les Écritures : « C'est la lutte de Dieu contre la volonté de l'homme et, il faut bien le reconnaître, Dieu est vaincu. Le royaume qu'il veut n'est pas créé. » (*Id.*)

L'homme a pourtant tout à gagner à se placer sous l'humble seigneurie de Dieu. Celui qui se soumet à l'autorité divine est libéré de l'assujettissement à d'autres pouvoirs. Son regard sur le monde, son interprétation de l'histoire changent. « Lorsque le cœur s'en remet à Dieu, le regard se libère peu à peu. On voit comment vont les choses de la vie : comme un événement, apparemment fortuit, apporte une solution importante ou comme un échec entraîne une conséquence excellente. » (p. 103). Bref, celui qui laisse Dieu régner sur sa vie voit son imagination libérée de ce qui l'empêchait d'appréhender l'avenir avec espérance. La perspective du Royaume oriente le regard de l'homme « vers le devenir du monde nouveau qui s'accomplit par l'évolution de l'ancien monde détruit par l'homme » (p. 105).

---

### 3 Stanley Hauerwas, un royaume non-violent

En 1983, paraît aux États-Unis un ouvrage intitulé *Le Royaume de paix. Une initiation à l'éthique chrétienne* (il sera traduit en 2006)<sup>5</sup>. Le titre résume le programme de son auteur, Stanley Hauerwas, un théologien méthodiste, pourfendeur du libéralisme et ardent défenseur de la non-violence. En associant le thème du Royaume et de l'éthique chrétienne, Hauerwas qui a longtemps enseigné à l'Université Notre-Dame (Indiana, États-Unis) et formé une génération de théologiens catholiques, fait du Royaume la réalité centrale dont les chrétiens sont appelés à témoigner dans le monde, à la suite du Christ.

La réflexion de Hauerwas est conditionnée par le contexte social, économique, politique et géopolitique des années 1970 aux États-Unis, marquées par des violences intérieures (injustices sociales) et extérieures (politique étrangère) qui s'alimentent en s'autojustifiant.

<sup>5</sup> S. HAUERWAS, *Le Royaume de paix. Une initiation à l'éthique chrétienne*, traduit de l'anglais par Pascale-Dominique Nau, Paris, Bayard, 2006.

À cette violence, Hauerwas oppose la non-violence. Pour le théologien américain, l'éthique consiste à expérimenter la joie de cette certitude que la résurrection de Jésus correspond à la véritable instauration du Royaume de pardon et de paix. Les chrétiens n'ont donc pas à vouloir transformer la violence de ce monde en paix de Dieu, car cela a déjà été réalisé par la croix du Christ qui a aboli la violence dans ce monde. Le sacrifice du Christ suffit au salut du monde. Jésus a inauguré le Royaume de Dieu et le rend présent à jamais. À charge maintenant pour les chrétiens de le manifester par leurs manières de vivre car l'éthique est inséparable de la foi. Dans un monde fondamentalement marqué par la violence, ceci se traduit par l'adoption d'un mode de vie radicalement pacifié par la paix du Christ. Imiter le Christ consiste à entrer dans une communauté qui s'efforce de mettre en œuvre les vertus du Royaume de Dieu que sont le pardon, la miséricorde, l'accueil et l'amour.

Hauerwas insiste sur le caractère inséparable du Royaume et de la personne de Jésus pour que ne soit jamais déliée la proclamation de la souveraineté de Dieu de celui qui l'incarne. On ne peut donc faire du Royaume un idéal éthique séparé de la personne de Jésus. De là découle une conception de l'Église comme la communauté de disciples qui désigne par son témoignage l'entrée dans le Royaume nouveau inauguré par Jésus. En découlent des options éthiques radicales, comme en matière de protection de la vie ou le refus de toute violence. Citons juste ce qu'il écrit en matière d'hospitalité :

« Le Royaume de paix initié par Jésus est aussi le Royaume d'amour qui s'incarne le plus clairement dans l'obligation chrétienne d'être accueillant. Nous sommes une communauté qui est, en principe, prête à partager sa table avec l'étranger. De plus, nous devons être des personnes accueillantes – il nous faut être prêt à nous laisser travailler par ce que nous ne connaissons pas. L'amitié devient notre mode de vie au fur et à mesure que nous apprenons à nous réjouir de la présence des autres. Ainsi, le Royaume de Jésus exige l'engagement envers nos amis, car sans eux le chemin que constitue le Royaume est impossible. Nous pouvons seulement voir où nous marchons quand nous marchons avec d'autres. » (p. 170)

---

## 4 *Jürgen Moltmann ou l'influence historique de l'eschatologie*

Dans une réflexion sur le Royaume de Dieu, le nom de Jürgen Moltmann s'impose. Ce théologien a en effet remis au goût du jour la question de l'eschatologie, et le thème du Royaume de Dieu revient régulièrement dans ses écrits.

Dans *La venue de Dieu*, pour n'évoquer que cet ouvrage qui approfondit des intuitions antérieures, il reprend cette question « sur fond des espoirs de l'époque, des espérances millénaristes »<sup>6</sup> : « Dans les crises actuelles du monde des hommes s'indiquent les temps derniers. Toute eschatologie prend part à sa manière aux jugements que nous portons nous-mêmes sur le monde », écrit-il (p. 22). « La pensée eschatologique actuelle est commandée, de façon inconsciente, par les visions messianiques du XIX<sup>e</sup> siècle et par les terreurs apocalyptiques de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle. » (*Id.*) Et d'évoquer notamment la conquête américaine du Nouveau Monde, le rêve russe du monde de la Russie tsariste, le rêve du III<sup>e</sup> Reich de la race germanique, mais aussi « une mentalité apocalyptique montante » (p. 251) alimentée par les menaces des armes nucléaires, bactériologiques et chimiques ainsi que par les préoccupations écologiques.

Comme chez Pie XI et Guardini, le symbole eschatologique du Royaume est mobilisé dans un contexte de crise et joue un rôle d'instance critique à l'égard des prétentions humaines. Moltmann vise plus particulièrement « la foi moderne naïve au progrès, ce millénarisme séculier du présent » qui enseigne « qu'à l'avenir tout deviendra toujours meilleur » (p. 248).

La réalisation finale du Royaume ne peut être que l'œuvre de Dieu, puisqu'il est l'ultime accomplissement, la victoire de Dieu sur l'ennemi et la mort même. Dans un chapitre consacré au Règne de Dieu, dans lequel il examine l'influence, sur l'expérience historique, de l'espérance qui a sa source dans la résurrection du Christ :

« Pour la foi chrétienne, le présent est marqué par la présence du Christ dans l'Esprit qui vivifie. C'est pourquoi elle attend un avenir du Christ dans la résurrection d'entre les morts et dans la vie donnée à nos corps mortels (Rm 8,11), et dans un temps qui n'est plus marqué par le combat du Christ mais par son règne. Ce temps n'est plus commandé par la précarité, mais par le fait de demeurer dans l'instant bienheureux. » (p. 248)

L'attente de ce Royaume, qui est l'œuvre de Dieu seul, n'est toutefois pas passivité. Le Royaume s'anticipe en tant que promesse dans le présent : « Vivre de cette espérance signifie alors que, contre les apparences et contre toutes les chances historiques de succès, on agira dès aujourd'hui et ici même en conformité avec ce monde de justice et de paix » (p. 287). Ce qui amène, par exemple, à opposer un non à tout ce qui est une menace inéluctable pour la vie, comme l'arme nucléaire ou tous les autres systèmes de destruction massive.

L'imaginaire du Royaume a donc une portée essentiellement contestatrice, mais ce n'est pas sans influence sur l'expérience de l'histoire. Moltmann souligne combien l'horizon de ce Règne transforme notre manière de considérer le présent mais aussi le passé : nous pouvons prendre conscience

<sup>6</sup> J. MOLTmann, *La venue de Dieu. Eschatologie chrétienne*, traduit de l'allemand par Joseph Hoffmann, Coll. *Cogitatio Fidei* n° 220, Paris, Cerf, 2000, p. 19.

aujourd’hui que ce passé (le présent d’hier) était rempli de potentialités ouvertes par la perspective du Royaume qui n’ont pas été perçues ou exploitées. C’est une leçon susceptible de nous rendre plus attentifs aux potentialités inscrites dans notre propre présent par la promesse du Règne de Dieu.

Même s’il n’a pas de connotation politique, le symbole eschatologique du Royaume a des effets politiques et sociaux. Cela nous fait aussi découvrir la dimension éminemment sociale de ce Royaume : « Personne n’a ou ne reçoit la vie éternelle pour lui tout seul, sans la communauté avec d’autres hommes et sans la communauté avec la création tout entière. » Le Royaume de Dieu est donc, par rapport à la “vie éternelle”, le symbole le plus intégral de l’espérance eschatologique », souligne Jürgen Moltmann (p. 166). La perspective du Royaume nous fait ainsi entrer dans une solidarité universelle avec tous nos semblables et avec l’ensemble des créatures.

## Conclusion

Ce très rapide parcours sur un siècle de théologie montre comment le thème du Royaume de Dieu est régulièrement revisité. Dans des contextes de crise, ce symbole eschatologique permet de reconsiderer le présent placé sous le signe de la promesse du Règne qui vient. Il suscite un renouvellement de l’imaginaire concernant la paix, la violence, l’exercice du pouvoir, le futur, l’Église et son éthique... avec cette conviction de fond, partagée par l’ensemble des auteurs, que le cours de l’histoire en est changé. Le pape François résume cette intuition dans son exhortation *La joie de l’Évangile* (2013), dans laquelle le thème du Royaume occupe une bonne place : « L’espérance chrétienne véritable, qui cherche le Royaume eschatologique, engendre toujours l’histoire » (n°180). La visée du Royaume n’est donc pas qu’une affaire intérieure. Ce n’est pas non plus une réalité qui n’appartiendrait qu’au futur :

« Il est présent, il vient de nouveau, il combat pour refleurir. La résurrection du Christ produit partout les germes de ce monde nouveau ; et même s’ils venaient à être taillés, ils poussent de nouveau, car la résurrection du Seigneur a déjà pénétré la trame cachée de cette histoire, car Jésus n'est pas ressuscité pour rien » (n° 278).

Une espérance propre à stimuler l’imagination « pour protéger toute vie, pour préparer un avenir meilleur, pour que vienne ton Règne de justice, de paix, d’amour et de beauté » (*Laudato si’, n° 246*).

Dominique Greiner  
Augustin de l’Assomption (Cachan, 94)